



## Mots. Les langages du politique

82 | 2006  
L'emprunt et sa glose

---

### Présentation

Agnès Steuckardt et Jean-Paul Honoré

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/743>  
DOI : 10.4000/mots.743  
ISSN : 1960-6001

#### Éditeur

ENS Éditions

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2006  
Pagination : 5-8  
ISBN : 978-2-84788-099-1  
ISSN : 0243-6450

#### Référence électronique

Agnès Steuckardt et Jean-Paul Honoré, « Présentation », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 82 | 2006, mis en ligne le 01 novembre 2008, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/743> ; DOI : 10.4000/mots.743

---

## **Présentation**

*Quel regard portons-nous sur les mots venus d'ailleurs ? Si les linguistes se sont attachés à combattre les idées reçues sur les prétendus dangers de l'emprunt (Hagège, 1987), s'ils les ont classés selon leur nature formelle ou sémantique, selon leur degré d'assimilation, selon leur nécessité supposée (Deroy, 1956 ; Rey-Debove, 1998), ils ont plus rarement cherché à analyser l'attitude des locuteurs à l'égard des mots empruntés. Ainsi, Josette Rey-Debove règle-t-elle en trois lignes la partie intitulée « Sociologie » du chapitre qu'elle consacre à l'emprunt dans La linguistique du signe, jugeant que « le démon de la connaissance (exhibition des mots difficiles) et du snobisme qui s'y attache (connaître ce que tout le monde ne connaît pas) favorise en France tous les emprunts » (1998, p. 183). L'attitude du locuteur français se réduit-elle vraiment à ce gout immodéré ? De son côté, la sociolinguistique a beaucoup étudié les rapports de domination entre les langues, à la manière de Louis-Jean Calvet, mais s'est moins intéressée à la perception de ce rapport par les locuteurs ; et, quand elle l'a fait, elle a volontiers cherché à appréhender cette perception par les méthodes de l'enquête sociologique<sup>1</sup>. Le présent dossier propose d'aborder la question par l'analyse de discours : le mot emprunté, en effet, est parfois accompagné d'un commentaire métalinguistique, susceptible d'explicitier la position du locuteur-emprunteur à l'égard de la langue prêteuse.*

*Les travaux des dix dernières années sur « les boucles réflexives du dire » (Authier-Revuz, 1995) n'ont pas seulement développé une description linguistique précise des commentaires métalinguistiques sur les mots : ils ont indiqué à quels mots s'accrochent de façon préférentielle ces commentaires. Les termes savants, les néologismes et les termes à connotation axiologique en sont les cibles privilégiées. Les emprunts politiques, néolo-*

1. On trouvera des illustrations récentes de cette démarche dans l'étude de la perception de la langue corse par les Maghrébins vivant en Corse, par Jean-Michel Géa (« Immigration et contacts de langues en Corse », *Langages et société*, n° 112, juin 2005, p. 57-78) ou dans celle du valencien chez les jeunes d'Alicante, par William Rodriguez (« Quelques représentations sociolinguistiques de jeunes Alicantins sur fond d'éducation bilingue hispano-catalane », *Marges linguistiques* (revue électronique), n° 10, novembre 2005).

*giques par nature, sujets aux évaluations axiologiques par qualité, forment ainsi un terrain propice à la floraison de commentaires métalinguistiques.*

*Les mots empruntés ne sont cependant pas systématiquement commentés : si la présence d'une escorte métalinguistique après un mot laisse présumer son caractère néologique, savant ou marqué axiologiquement, la réciproque n'est pas vraie. Ainsi les anglicismes politiques du 18<sup>e</sup> siècle ne sont-ils glosés qu'à l'orée de leur introduction en français, et, dans un passé plus récent, les gloses de glasnost et perestroïka se raréfient-elles rapidement. Recueillis dans une période où le mot emprunté n'est pas compris ou n'est pas admis dans la langue emprunteuse, ces commentaires peuvent être distingués en fonction de leur nature syntaxique et de leur visée pragmatique.*

*Formellement en effet, l'introduction du commentaire va de la simple insertion d'une reformulation présentée comme une traduction, du type glasnost (transparence), à son intégration syntaxique par un connecteur, ou à la juxtaposition d'une ou plusieurs phrases à caractère métalinguistique. Pragmatiquement, ils oscillent entre une visée explicative et une visée évaluative ; les premiers constitueraient les gloses au sens strict, mais l'une et l'autre visées s'entremêlent en fait inextricablement. Ainsi la traduction, qui se présente comme pure explication, ne donne-t-elle en réalité qu'une idée biaisée du sens du mot dans la langue prêteuse. Les équivalents proposés par Albert Londres, qui glose par exemple Ouagadougou naba (chef de Ouagadougou) successivement par « préfet de police » et par « œil de faucon », en fournissent une illustration caricaturale. Mais le locuteur français percevra plus intimement peut-être les gauchissements qu'accomplit ce type de glose lorsqu'il verra laïcité traduit par maallisuus, « le fait d'être terrestre » : cette traduction conçoit la notion de laïcité selon une opposition terrestre/céleste, qui s'inscrit dans une pensée religieuse et ne laisse pas envisager une position alternative. Le détour par l'interprétation d'un mot français dans un discours étranger permettra de mieux saisir les approximations de traductions trop vite convenues, comme celle du mot glasnost par « transparence » alors qu'il signifie plutôt en russe « possibilité de tout dire », ou comme celle de hidjab par « voile », alors que ce mot signifie en arabe « qui cache ». La forme minimale de commentaire que constitue la traduction insérée met à jour les discordances entre le signe de la langue d'origine et celui de la langue emprunteuse ; les restrictions et gauchissements de sens alors opérés manifestent la représentation partielle, voire erronée que le locuteur donne de l'univers sémantique auquel il prétend faire accéder. S'il aime à « exhiber » une science sans doute assez fraîche, le locuteur-traducteur ne se pique pas d'exactitude : ses choix marquent souvent une certaine désinvolture à l'égard de la langue prêteuse.*

*Lorsqu'un mot métalinguistique tel que ou, c'est-à-dire, à savoir, intègre dans la syntaxe de la phrase le commentaire, ou lorsque celui-ci occupe une phrase entière, alors, prenant plus d'ampleur, il peut expliciter les prises de*

positions qui restent implicites dans la simple traduction. Ces commentaires plus étoffés donnent quelquefois à lire l'admiration, mais, plus souvent en définitive, le mépris, l'inquiétude, le scepticisme ou une indifférence polie. Les deux premières études envisagent des cas de figure extrêmes : le discours des Lumières sur les anglicismes et le discours colonial sur les mots des colonisés. Dans le premier cas, gloses et commentaires se fixent pour but l'intégration du mot étranger dans le lexique français ; dans le second, l'escorte métalinguistique manifeste et entérine le rejet. Parmi les situations d'emprunts étudiées dans ce dossier, il n'est guère que l'anglicisme politique du 18<sup>e</sup> siècle qui donne lieu à des commentaires enthousiastes, étudiés par Agnès Steuckardt. Dans la seconde moitié du siècle, philosophes et journalistes s'attachent à expliquer le vocabulaire politique anglais afin que leurs lecteurs se l'approprient ; les commentaires des termes politiques empruntés vantent à plaisir leurs mérites linguistiques et, plus discrètement, expriment le besoin d'importer, en même temps que le mot, la réalité qu'il désigne. Mais cette campagne de promotion n'a qu'un temps ; avec la guerre de Sept ans, puis les guerres révolutionnaires, l'anglais apparaît comme la langue de l'ennemi, et les anglicismes ne sont plus signalés en tant qu'emprunts. Même dans cet exemple donc, le discours militant en faveur de l'emprunt n'aura que peu duré. Il marque une reconnaissance, provisoire et limitée au domaine politique, de la supériorité anglaise. C'est au contraire, comme le montre Olivia Guérin, avec une condescendance amusée qu'Albert Londres glose le vocabulaire politique mossi. Sa présentation du personnel de gouvernement ignore la hiérarchie des différents postes au sein de l'organisation politique locale ; il attribue aux titres des dignitaires des équivalents français sans rapport avec la culture politique dans laquelle ils prennent sens, opérant ainsi une déterritorialisation des dénominations. Dans ces prétendues équivalences se greffent les stéréotypes du discours colonial sur le colonisé, avec les topiques de la magie et des sacrifices humains, de la naturalité et de l'immaturité. Il n'est pas question ici d'imaginer un accueil du mot emprunté : la glose ne sert qu'un persiflage.

Les trois autres articles analysent des situations moins tranchées : le discours de la presse française sur glasnost et perestroïka dans les quinze dernières années (Sarah Leroy), celui des années 2004-2005 sur hidjab (Geneviève Petiot et Sandrine Reboul-Touré) et le discours des internautes finnois sur laïcité pendant la même période. Si, dès la fin des années quatre-vingt, glasnost et perestroïka sont compris sans glose, ces mots restent attachés à des réalités historiques et géographiques précises ; à la façon des noms propres, ils semblent rigidifiés dans la référence à la Russie de Gorbatchev ; la reconduction systématique de la glose par transparence pour le premier et par restructuration pour le second témoigne d'une certaine indifférence pour l'approfondissement de leur signifié. Pour Sarah Leroy, ces mots en restent au statut intermédiaire du « pérégrinisme », mieux intégré que le xénisme mais

*moins bien que l'emprunt. L'introduction de laïcité dans le discours finnois, étudiée par Aïno Niklas-Salminen, demeure en revanche au stade du xénisme, identifié comme mot étranger et désignant une réalité étrangère. Pour chaque occurrence, le locuteur finlandais renouvelle un effort d'explication qui semble inabouti. La présence persistante des gloses signale une forme de réticence à pousser plus loin le processus d'emprunt. C'est plutôt une mise en scène de la résistance que Geneviève Petiot et Sandrine Reboul-Touré nous invitent à voir dans le recours récent au mot *hidjab* avec son escorte de gloses. Plus de quinze ans après l'apparition en France des litigieux couvre-chefs, la presse ne s'est pas résignée à la désignation par voile ou foulard, qui pourtant déjà « permet[tait] de maintenir la bonne distance » (Siblot, 1992, p. 11). Particulièrement en contexte polémique, elle a cultivé l'exhibition du xénisme et des reformulations par « voile islamique » ou « foulard islamique » : un tel dispositif semble tendre à souligner une étrangeté radicale plutôt qu'à la réduire.*

*Analysé au moyen des gloses, le regard porté par les locuteurs-emprunteurs sur les mots du discours sociopolitique étranger n'exprime donc ni la fascination inconditionnelle décrite par J. Rey-Debove, ni le détournement effarouché du purisme : loin de se réduire à une réaction systématique à l'emprunt pour sa qualité d'emprunt, il apparaît étroitement lié au rapport de force historique qu'entretiennent les locuteurs de la langue emprunteuse avec ceux de la langue prêteuse.*

## Références

- AUTHIER-REVUZ J., 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidence du dire*, Paris, Larousse.
- CALVET L.-J., 1974, *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot.
- DEROY L., 1980 [1956], *L'emprunt linguistique*, Paris, Les Belles Lettres.
- HAGÈGE C., 1987, *Le français et les siècles*, Paris, Odile Jacob.
- REY-DEBOVE J., 1998, *La linguistique du signe*, Paris, Armand Colin.
- SIBLOT P., 1992, « Ah ! Qu'en termes voilés ces choses-là sont mises ! », *Mots. Les langages du politique*, n° 30, p. 5-17.